

SUR LA PISTE DES EMIGRANTS BRETONS EN AMERIQUE

Articles déjà parus dans « PENN-AR-BED » :

- I. Un problème d'actualité : « L'émigration bretonne ».
- II. Naissance d'un courant d'émigration vers les Etats-Unis.
- III. Images des 10.000 Bretons de New-York.
- IV. Sur la piste des 25.000 Bretons des Etats-Unis.
- V. Bretagne-France-Canada. Un courant d'émigration essentiellement catholique.

VI. - BRETAGNE-FRANCE-CANADA

Un courant d'émigration essentiellement catholique (suite)

Rectificatifs à notre dernier article de « Penn-ar-Bed » (N° Avril 1954) :

Lire : 1° « Pendant les deux siècles de la colonisation (1564-1763) environ 25.000 Français auraient quitté la France pour se rendre au Canada et 17.500 environ y auraient débarqué (au lieu de 1.750, p. 10).

2° « Un solide *rameau* celtique » au lieu de « un solide *panneau* celtique », p. 11.

3° Emigration de l'arrondissement de Saint-Brieuc au Canada (1948-1953) : « 216 *départs* » au lieu de 126 », p. 13.

Dans notre dernier article, nous avons retracé les étapes de l'émigration bretonne au Canada et donné quelques chiffres pour la période 1948-1953.

Aujourd'hui, nous nous proposons de raconter l'histoire de quelques pionniers de l'Ouest-Canadien, prêtres et hommes du peuple, dont l'extraordinaire réussite mérite qu'on s'y attarde et de faire le point sur l'émigration bretonne au Canada.

C'est d'ailleurs une question peu connue et très controversée car l'émigration bretonne au Canada a eu ses chauds partisans et ses détracteurs suivant l'opinion qu'ils avaient sur les conséquences de cette émigration.

Pour ou contre l'émigration au Canada.

Dans « *L'expansion bretonne au 20^e siècle* » (Paris, 1922), Jean Cho-leau pose ainsi le problème :

« Les Français du 20^e siècle jugent presque toujours avec leurs passions et leur parti-pris. C'est ainsi que l'on fait au Canada une réputation inexacte toujours, tantôt le représentant comme une terre promise, véritable paradis terrestre où la fortune attend l'Européen, le Breton qui s'y fixe, tantôt comme l'un des refuges de la tyrannie cléricale, de l'oppression monastique. Les uns y découvrent une race franco-canadienne restée fidèle au souvenir de l'antique patrie des premiers

ancêtres, les autres nient chez les Canadiens tout sentiment d'attirance vers la France... »

L'un de nos compatriotes résume ainsi son opinion : « Le Canada voit croître une race à la tête de Yankee et au cœur d'Espagnol. Des qualités et des défauts français, il ne reste rien dans la province de Québec. Et l'on ne peut faire aucun pronostic sur l'avenir d'individualités qui, à l'heure actuelle, semblent se mouvoir entre les deux pôles extrêmes : la passion pour la terre et la soumission à un clergé dont le temporel s'augmente chaque jour. » (O. Seylor. Notes Canadiennes, 10 Avril 1909.)

« C'est avec tristesse, dit un autre, mais sans étonnement, que l'on constate que les malheureux émigrants, loin de trouver l'aisance, la vie facile et le bonheur au Canada, n'y trouvent la plupart du temps que les mauvais traitements, la cherté de vie, un climat terrible, le chômage et la misère. » (1)

La publication à une même date (Avril 1909) de deux opinions si partiales évoque l'idée d'une campagne de presse contre l'émigration au Canada et enlève, par là même, beaucoup de leur valeur aux études dont nous venons de donner des extraits.

Voici trois ans, en Février 1952, une violente campagne de presse se déclencha à la suite des difficultés rencontrées par le flot des émigrants arrivés au Canada au cours de l'hiver. Les quotidiens régionaux et même parisiens jetèrent « Un cri d'alarme » à l'adresse de ceux qui se laissaient encore tenter par le « mirage canadien » ou « l'aventure canadienne ».

Pour se faire une opinion sur la question, il convient d'ouvrir le dossier de l'émigration au Canada et de dédaigner tout ce qui fut écrit par des hommes animés de leurs passions politiques ou religieuses, ou par des gens simplement mal informés.

Le Trappiste leuhamais Joseph Navellou à l'Abbaye d'Oka (1887-1930).

C'est une figure curieuse que celle du Trappiste Joseph Navellou, issu d'une vieille famille leuhamaise.

Né à Leuhan le 18 Mai 1858, Joseph Navellou entra très jeune au Séminaire. Mais son service militaire le détourna pour un temps de sa vocation sacerdotale. Vers 1880, suivant l'exemple de beaucoup de Bretons, il travailla dans les chemins de fer. Durant quelques années, il fut employé à la gare de Tours, mais, pris de remords, il ne tarda pas à entrer en religion chez les Cisterciens, à la Trappe de Bellefontaine, moultier angevin fondé en 1826.

En Janvier 1887, son ordre le dirigea en qualité de spécialiste des questions agricoles à la Trappe d'Oka ou Abbaye de Notre-Dame du Lac, à 50 kilomètres de Montréal, dans le comté des deux-Montagnes. Il y mourut le 17 Avril 1930.

Il était le premier « Canadien » de la région et, comme il fut, pendant plus de 40 ans, le responsable d'une ferme de 720 ha, il se trouva à l'origine d'un courant d'émigration dont on conserve encore le souvenir dans le pays. Lorsqu'il manquait de personnel, il faisait appel à des compatriotes sur lesquels il savait pouvoir compter. Les compagnons d'avant la guerre de 1914, son neveu Louis Navellou, Fanch Laz et Yves Eon, l'ancien tisserand de Goarem, sont morts. En 1923, le frère Gérard eut la joie de faire la connaissance de deux autres neveux, Jean et François Navellou qui furent employés deux ans à Oka, avant de passer aux États-Unis.

Par sa correspondance et les nombreux livres qu'il adressait à sa famille, il exerça une influence novatrice sur l'évolution des procédés culturels à Leuhan.

A la suite d'une demande de renseignements concernant notre compatriote, l'abbé mitré Dom Pâcome Gaboury nous a transmis cette apprê-

(1) J.E. Vignes : *Le véritable Canada*. « Grande Revue », avril 1909.

ciation sur celui qui fut l'un de ses principaux collaborateurs pendant plus de 40 ans :

« Notre bon frère Gérard a eu ici la direction de la ferme (720 ha) qu'il a littéralement mise en production et en valeur. Il a laissé un profond souvenir de savoir-faire, de dévouement et d'édification... »

L'histoire de cette abbaye française en terre canadienne mérite qu'on s'y attarde, car son action est tout à fait comparable à celle des abbayes cisterciennes bretonnes (Le Relecq, Landévennec, Langonnet, Bon-Repos, etc.) qui furent à l'origine de plusieurs de nos anciennes paroisses.

C'est en 1881 que le nouveau monastère fut érigé en prieuré canonique dans un site aussi sauvage, mais moins marécageux que celui du premier Cîteaux. Cette terre ingrate des débuts, rocailleuse sur les flancs de la colline d'Oka, avec pente rapide vers des marais réputés indrainables et les sables sans fond d'une maigre pineraie, continue à s'améliorer sous le travail acharné des moines défricheurs. Au cours du dernier quart de siècle, la Trappe d'Oka, dont la communauté était en 1935 de 175 religieux, a décuplé toutes ses œuvres. Elle est probablement *la plus puissante organisation agricole de la province de Québec*, celle en tout cas où l'on a fait le plus de progrès.

Ses troupeaux de race pure (*Holstein* de Hollande et de Frise du Nord, *Ayrshires* écossaises) servent de modèle à la population rurale du Québec qui vient y chercher les reproducteurs dont elle a besoin pour améliorer sa production.

La porcherie est la plus moderne du Canada : on y élève 400 à 450 porcs de la race *Yorkshire*, réputée pour son jambon. Enfin, l'une des réussites de l'abbaye est le poulailler, orgueil du frère Wilfrid, créateur de la race *Chantecler* qui a été primée à Londres, Paris, Bruxelles, etc...

Son verger de 32 ha, ses glaïeuls sélectionnés, le fameux « *Melon d'Oka* », son fromage, tous ses produits jouissent d'une réputation nationale. C'est ce qui a valu à la Trappe d'être transformée, dès 1908, en *Institut agricole, affilié à l'Université Laval de Montréal*. L'enseignement, donné par des professeurs de l'abbaye et des professeurs laïcs, s'adresse aux fils de cultivateurs, aux instituteurs, aux inspecteurs primaires, etc...

Par ses installations modèles, les travaux de ses chercheurs, son école vétérinaire, ses cours et ses revues, l'Institut Agricole d'Oka se trouve à l'origine de l'introduction des méthodes modernes de culture et de sélection au Canada.

Les abbayes de *Bon Conseil* près de Lévis (Québec), de *Mistassini*, au Nord du Lac Saint-Jean (Québec), de l'*Assomption* (Nouveau Brunswick) et de *Saint-Norbert* (Manitoba), contribuent au rayonnement des Cisterciens et de leur enseignement dans tout le pays.

Voilà une association du spirituel et du temporel qui peut surprendre, mais qui est bien dans la ligne du Canada, pays catholique et réaliste.

L'âge d'or de l'émigration au Canada (1870-1914).

Le Canada avait seulement 3.689.000 habitants en 1871, 5.371.315 en 1901, 11.507.000 en 1941 et 15.000.000 en 1954. Cette population a quadruplé en 80 ans, mais l'accroissement a été particulièrement rapide à partir de la mise en valeur des territoires de l'Ouest dont la population passa de 409.000 en 1901 à 2.353.000 en 1931, soit un accroissement de 475 %.

Le point de départ du développement des territoires du Nord-Ouest fut la construction du *Canadien-Pacifique*, achevée en 1866 et celle d'un second transcontinental, le « *Grand Tronc Pacifique* » qui ouvrirent les terres vierges de la Prairie à la colonisation.

Beaucoup de Bretons, attirés par les hauts salaires du Canada, travaillèrent comme bûcherons ou manœuvres à cette œuvre gigantesque : on mangeait et on dormait dans de vieux wagons qui avançaient peu à peu vers l'Ouest à mesure que la voie sortait de terre.

Par son active politique d'immigration, le parti libéral, au pouvoir depuis 1896, avec le Canadien-Français Laurier, revendique sa part du

puissant courant qui draine des centaines de milliers d'émigrants européens vers le Nouveau Monde.

Le volume de l'immigration s'enfle alors dans d'étonnantes proportions. De 1903 à 1914, le total des immigrants s'élève à 2.677.000, soit une moyenne annuelle de 223.000 au lieu de 58.000 dans la période précédente. Dans les trois années qui précèdent la guerre, *la moyenne s'élève même à 361.645* (382.841 entrées en 1913 contre 211.220 en 1951).

Pendant la décade 1901-1911, le Canada, dont la natalité est cependant très forte, s'accroît plus par immigration (1.848.000) que par excédent de naissances (854.000).

Voici la répartition de ces immigrants par nationalité :

Britanniques : 41 % ; U.S.A. : 31 % ; autres nationalités (Slaves, Nordiques, Méditerranéens) : 28 %.

POPULATION ANGLAISE ET FRANÇAISE DU CANADA EN 1891 (1)

Province	Canadiens anglais	Canadiens français	Pourcentage de Français
Colombie anglaise	96.432	1.181	2 %
Territoire du N.-O.	65.256	1.543	2 %
Ontario	2.013.198	101.125	5 %
Nouvelle-Ecosse	420.215	30.181	7 %
Manitoba	141.404	11.102	8 %
Ile du Prince-Edouard	97.231	11.847	13 %
Nouveau-Brunswick	259.496	61.767	24 %
Québec	292.189	1.196.346	86 %

Les vastes domaines qu'on distribuait alors gratuitement dans les provinces de l'Ouest et l'active propagande du clergé, particulièrement au moment de l'expulsion des congrégations religieuses et de la séparation de l'Eglise et de l'Etat (1902-1905) contribuèrent puissamment à développer le courant d'émigration qui allait transplanter des milliers de Bretons au Canada.

C'est à cette époque que se place l'étonnante aventure des pionniers bretons du Manitoba et de la Saskatchewan que nous évoquions dans notre dernier article.

**L'Abbé Jean Gaire,
apôtre de la colonisation française de l'Ouest-Canadien.**

Fondateur de la paroisse franco-belge de *Grande-Clairière* en 1888, sur les frontières de Manitoba et de la Saskatchewan, l'abbé lorrain Jean Gaire se fit l'apôtre de l'installation des colons français dans la Prairie canadienne.

Pour peupler ses paroisses de Grande-Clairière, Cantal, Bellegarde, Sainte-Anne des Prairies, etc., l'infatigable Lorrain parcourait la Belgique et la France.

Voici un extrait très significatif d'une de ses lettres (4 Nov. 1901) :

« J'ai visité les diocèses d'Arras et d'Amiens, ceux de Normandie (Rouen, Bayeux, Coutances, Séez...). Et surtout j'ai visité le fond de la Bretagne dont les diocèses de Rennes, Vannes, Quimper et Saint-Brieuc sont, dès ce moment, tous gagnés à notre cause. *De là, il nous viendra des milliers de colons.* En résumé, mes succès en Bretagne sont, dès ce moment, les plus considérables que j'aie rencontrés jusqu'à ce jour au point de vue de l'émigration. *C'est le salut matériel et spirituel de milliers de Bretons.* Tous les prêtres de Bretagne comprennent cela à

(1) Tableau tiré de *La Colonisation* du 15 Août 1892.

merveille. Aussi, partout, l'on m'a réservé le meilleur accueil dans les *presbytères, comme dans les collèges et les séminaires.* »

Le terrain était préparé et la moisson fut fructueuse.

D'autres émissaires, dont le plus ardent était l'abbé Paul Le Floc'h, ancien recteur de Magoar (Côtes-du-Nord), parcouraient les campagnes, parlant de vastes concessions de terres gratuites : moyennant un droit de 50 francs, on devenait propriétaire d'un « *homestead* » (ou concession) de 64 ha.

On ne négligeait pas non plus de faire concevoir aux paysans des craintes pour le libre exercice de leur religion en France. Ce point est confirmé par Mme Geneviève de Saint-Pierre qui, au cours d'un voyage d'études au Canada en 1906, visita 300 familles d'émigrés bretons de l'Ontario, du Québec et de la Saskatchewan.

La propagande de l'Abbé breton Paul Le Floc'h en faveur du Canada.

Aux archives départementales de Saint-Brieuc, nous avons trouvé quelques documents qui permettent de se faire une idée de la propagande faite en faveur de l'émigration au Canada. Voici un extrait de « *La Croix des Côtes-du-Nord* » (N° du 26 Mars 1905) qui soutenait activement l'action de l'évêché de Saint-Brieuc, de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord et de « *La Paroisse bretonne de Paris* » :

« Il se trouvera des gens qui blâmeront cette réclame en faveur de l'émigration. Cependant, ne vaudrait-il pas mieux aller au Canada pour y gagner largement sa vie et y mener l'existence libre, large et saine de la campagne plutôt que d'aller se perdre dans les villes « populaires » (c'est nous qui soulignons) où tant de malheureux concitoyens ne trouvent que la misère et augmentent l'armée du « paupérisme et de l'anarchie ».

Suivait une longue lettre de l'abbé Le Floc'h datée de « *La colonie bretonne de Flett's Springs-Saskatchewan* (17 Février 1905) dans laquelle notre nouveau pionnier donnait des renseignements et des conseils pratiques à ses futures ouailles.

1. Y a-t-il des terres gratuites dans la contrée ?

Oui, pour plus de 200 familles. Chaque homme âgé de 18 ans au moins reçoit 64 ha pour la somme de 60 francs (frais de bureau).

2. Combien valent les terres non gratuites ?

Les 64 ha se vendent aujourd'hui 5.600 francs. Les prix vont monter au printemps à 8.000 francs.

3. Quel genre de culture peut-on faire ?

La plupart des terres permettent la culture mixte (céréales et élevage). En général, l'élevage est plus facile et plus avantageux que la culture du blé. L'installation d'une beurrerie serait une excellente industrie dans la colonie.

4. A quelle distance êtes-vous de la voie ferrée ?

La gare la plus proche est Melfort, à 10 lieues de la Mission (qui mesure 30 km. de long sur 17 de large). Une nouvelle ligne se construit au Sud du lac, à 6 lieues de nous et une autre doit passer au milieu de la colonie en 1906.

5. Combien faut-il pour s'installer convenablement ?

Celui qui possède 3.000 francs à son arrivée au Canada peut se monter ainsi qu'il suit :

2 chevaux : 1.200 fr. ; attelage : 120 fr. ; charrette : 360 fr. ; charrue : 110 fr. ; 2 vaches avec leurs veaux : 300 fr. ; 1 génisse de deux ans : 120 fr.

S'il achète deux bœufs au lieu de deux chevaux, il ne paiera que 400 à 450 fr. Ce dernier choix est de beaucoup préférable au premier.

(Mais la plupart des émigrés bretons, gens de petite condition, empruntaient le plus souvent les quelques centaines de francs nécessaires pour la traversée et arrivaient au Canada sans aucun capital.)

6. Faut-il aller seul et laisser sa famille en France ?

Non, ce système n'aboutit à rien. Il vous fait perdre du temps et de l'argent. Partez tous ensemble et vous n'aurez pas de soucis ensuite.

7. Que faut-il emporter ?

Très peu de linge, mais n'oubliez pas vos tapis (couvertures) et tout ce qui regarde la toilette. Procurez-vous deux paires de souliers au moins, beaucoup de bas, des caleçons pour les hommes et pour les femmes. Point de vaisselle, mais bien vos couverts. Outils : 1 hache, 1 faucille pour le bois, 1 faux pour le foin, marteau, tenailles et outils du charpentier (chacun construisait sa cabane en madriers d'érables — « log-cabin » en anglais).

8. Pour quelle destination dois-je prendre mon billet ?

Pour Melfort dans la Saskatchewan. Cette ligne est ouverte depuis un an. Si l'agent ne la connaissait pas et faisait quelques difficultés, demandez pour Winnipeg.

9. A qui faut-il s'adresser ?

Adressez-vous de préférence à celui qui vous débarquera à Halifax, Québec ou Montréal. Vous rencontrerez ainsi moins de difficultés.

Vous pouvez écrire :

a) A M. D. Tréau de Coeli, agent du gouvernement canadien, 29, rue du Souci, Anvers (Belgique). Il vous enverra le nom du port d'embarquement, le prix du voyage pour vous et vos enfants, le poids des bagages. Les enfants de 1 à 12 ans paient demi-tarif.

b) A M. Paul Wiallard, agent du Canada, 10, rue de Rome, Paris.

10. Quels sont les gages au Canada ?

Tout est relatif. Si vous êtes charpentier, menuisier, forgeron, cor-donnier, maçon, vous aurez plus de chance, surtout si vous savez un peu d'anglais.

La main-d'œuvre se paie généralement 125 à 150 francs par mois (soit 5 à 6 fois le salaire correspondant en France en 1905).

La jeune fille aura au moins 50 francs par mois quitte. Une cuisinière gagne davantage et se place facilement.

Je cherche des fermiers dont les enfants ne pourront jamais se faire une situation en France parce que les ressources feront défaut.

Le climat n'est point aussi rigoureux que je le croyais. Nous avons eu jusqu'ici (mi-Février) dix journées d'un froid bien fort. Le reste du temps, c'est à peu près comme en France lorsqu'il y a de la neige...

Paul LE FLOC'H, curé de Saint-Brieux.

Il faut croire que ces renseignements étaient suffisants et que les Bretons des classes laborieuses brûlaient de gagner le Canada car, au mois d'Avril, un nouveau contingent de Bas-Bretons vint grossir la colonie de l'abbé Le Floch.

La fondation de la paroisse bretonne de Saint-Brieux (Saskatchewan).

La fondation de Saint-Brieux, à 120 km. N.-E. de Saskatoon est un épisode tout à fait typique de l'implantation des Bretons dans l'Ouest Canadien.

De grandes fêtes se sont déroulées dans la paroisse bretonne les 13 et 14 Juillet derniers pour marquer le cinquantenaire de l'extraordinaire

aventure des pionniers de chez nous qui ont inscrit dans la Prairie canadienne une de nos plus belles réussites d'Outre-Mer.

C'est le 1^{er} Avril 1904 que le « Malou » quittait Saint-Malo ayant à son bord 1.200 pêcheurs malouins allant s'engager pour la grande pêche à Saint-Pierre de Terre-Neuve et 300 colons bretons, pour la plupart originaires du Trégor et du Léon. La traversée ne dura que 15 jours jusqu'à Terre-Neuve, mais c'est seulement après 42 jours d'un voyage très mouvementé que le convoi arriva à Prince-Albert.

Découragées, quelques familles décident de s'arrêter à *White-Star*. Les autres, restaurées à l'évêché pendant quelques jours, se dirigent avec le Père Maisonneuve et l'abbé Le Floch, leurs chefs, vers les bords peu accessibles du Lac Lenore, où se trouvent les concessions de terre prévues et où sera bâtie un jour la petite cité bretonne de Saint-Brieux. Elles y sont le 25 Mai, juste un mois après avoir quitté Halifax.

Tandis que les colons s'occupent à bâtir leurs « logs-cabins » et à défricher les premiers acres de leur « homestead », l'abbé Le Floch bâtit une maison-chapelle qui devint église en 1917 et qui fut aussi le premier bureau de poste dont le recteur breton était le titulaire. En 1911, l'abbé Le Floch était déjà usé. Il fut remplacé par un autre Breton, l'abbé P. Barbier. Mais si le fondateur disparaissait, la colonie prospérait.

En 1914, Saint-Brieux compte trois magasins généraux (indispensables pour l'écoulement des produits agricoles — sous forme de troc, au début), deux restaurants, un hôtel, une écurie de louage, une cour à bois, une scierie et deux éleveurs à grains près de la gare. Les fermes prospèrent et c'est l'aisance.

En 1917, on construit l'église, le presbytère ; la nouvelle école est peuplée de petits Bretons.

En 1924, les 30 familles du début avaient dépassé la centaine.

« Quelle étape parcourue depuis le jour où nos courageux colons plantaient leurs tentes sur les rives du Lac Lenore ! Les « homesteads », recouverts de bois épais à notre arrivée ont été transformés en champs fertiles. Les bœufs ont été remplacés par de beaux chevaux. Les routes se sont ouvertes et les colons, qui, dans les débuts, aspiraient à la possession d'un « buggy » (voiture à cheval) pour faire leurs visites et leurs courses, se promènent aujourd'hui en automobile.

Mais en se développant, le commerce a attiré les étrangers et, tout doucement, la paroisse devient quelque peu internationale avec des éléments britanniques, allemands, hongrois, finnois, scandinaves ce qui amène le départ de l'abbé Barbier, désigné pour une paroisse exclusivement de langue française.

Voilà la belle histoire d'une petite Bretagne d'au delà les Océans, mais qui, évidemment, ne rend pas compte des difficultés de toutes sortes et des souffrances qu'endurèrent nos pionniers durant les premières années (froid, inondation, sécheresse, moustiques, perte de bétail, pistes effroyables) et qui eurent raison des moins endurcis ou des plus malchanceux. Des échecs, il y en eut et, devant les réclamations de plusieurs familles qui s'étaient fait rapatrier, les autorités ecclésiastiques de Saint-Brieuc (C.-du-N.) freinèrent l'émigration, puis la combattirent.

L'organe de l'évêché, « *L'Indépendance bretonne* », entama une campagne de presse contre ces départs hasardeux, avec preuves à l'appui. C'est ce qui explique sans doute la venue de l'abbé Le Floch dans le Finistère où ses nombreuses conférences finirent par obliger les pouvoirs publics à intervenir. Une enquête de police eut lieu et, en Juillet 1904, une circulaire était adressée aux maires de toutes les communes bretonnes pour les inviter à détourner le mouvement vers l'Algérie ou la Tunisie.

Malgré les circulaires ministérielles et une campagne de presse d'inspiration gouvernementale qui apparaît très nettement dans les quotidiens régionaux de l'époque, les paysans bas-bretons, jusqu'à la guerre 1914-1918, continuèrent à émigrer au Canada, à la cadence de quelques cen-

taines de départs par an. Les uns partaient sans idée de retour, les autres, assez nombreux, rentrèrent en France au bout de quelques années pour acheter une petite ferme ou un fond de commerce.

L'intervention de l'Office Central de Landerneau.

En 1919-20, l'Union des Syndicats Agricoles du Finistère (Office Central de Landerneau) qui tentait alors de canaliser les émigrants bretons vers les terres vacantes du Sud-Ouest (Dordogne, Gers, Tarn-et-Garonne, Lot-et-Garonne) intervint auprès du Gouvernement pour enrayer l'émigration de nos compatriotes en Amérique.

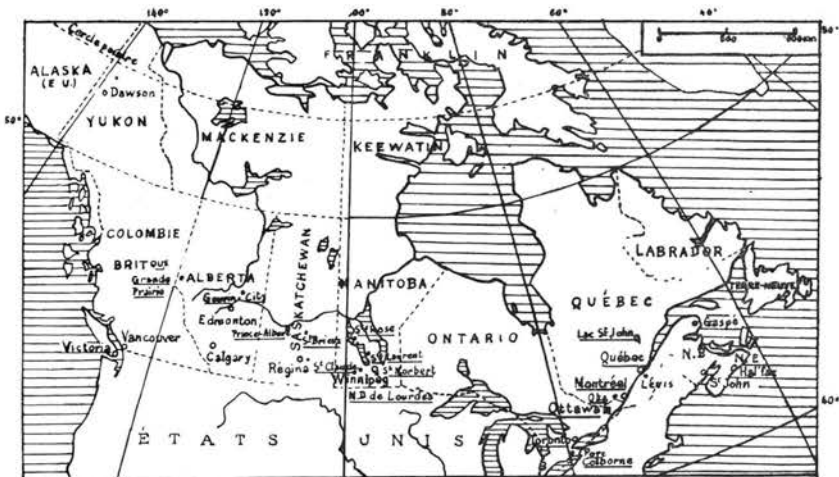
Le 4 Février 1921, M. Inizan, député paysan du Nord-Finistère, signalait à la Chambre le danger de l'émigration bretonne.

Dans son livre sur « *Les Bretons d'Aquitaine* », l'abbé F. Mévellec écrit à ce sujet : « D'un autre côté, le Ministre de l'Agriculture du Canada, ému des désillusions qui attendaient les émigrés annoncés de Bretagne, avait prévenu son collègue de France, M. Lefèvre du Prey, que les terres à céder étaient très éloignées du chemin de fer, couvertes de broussailles et de forêts. Leur défoncement était nécessaire et les nouveaux colons devaient s'attendre à dépenser une somme considérable pour la construction de leur logement et le défrichement... »

M. Tinévez (l'un des pionniers de la nouvelle colonie bretonne d'Aquitaine) obtint l'arrêt de la délivrance des passeports pour l'Amérique. »

Cette mesure, assez arbitraire dans un pays où l'émigration est absolument libre (le Gouvernement ne faisant rien ni pour ni contre l'émigration à l'étranger) fut rapportée et si l'émigration ralentit dans les années 1929-1939, c'est que la crise sévissait en Amérique, obligeant beaucoup de nos compatriotes à rentrer au pays.

Il est curieux de remarquer la grande ressemblance des deux courants d'émigration au Canada et en Aquitaine ; direction catholique dans les deux cas — et même souci de conserver la langue, la foi et les traditions.



Implantation des Bretons au Canada
(Les colonies bretonnes sont soulignées d'un trait.)

5.482.295 immigrants sont entrés au Canada de 1900 à 1952.

Pays d'origine	Total	Pays d'origine	Total
Britanniques	2.193.512	Finlandais	73.998
Etats-Unis	1.540.937	Suédois	66.245
Italiens	207.444	Norvégiens	58.669
Allemands	200.339	Chinois	54.820
Polonais	143.070	Danois	49.599
Russes	121.625	Belges	38.533
Ukrainiens	98.966	Bulgares	32.134
Français	94.814	Roumains	20.718
		Hollandais	19.374
		Total	5.482.295

Dans le total des Français, on a compris les Français de la métropole et ceux qui entrent au Canada par les Etats-Unis. Les Français de la métropole (y compris les Belges pour la décade 1900-1910) sont au nombre de 58.452 de 1900 à 1953 (n° 3 de « Penn ar Bed », p. 13).

L'immigration permet aux Anglais de lutter contre l'élément français et franco-canadien dont le taux de natalité est beaucoup plus élevé. *Pour un Français entrant au Canada, il y a 23 Anglais, 2 Allemands, 2 Italiens.*

Les 6.666 Français émigrés au Canada du 31 Mars 1951 au 31 Mars 1952 se sont répartis comme suit : *Province de Québec* : 5.503 (3° rang après les Italiens 8.815 et les Allemands 6.809) ; *Ontario* : 679 ; *Manitoba* : 486 ; *Colombie Britannique* : 127 ; *Saskatchewan* : 42 ; *Nouvelle-Ecosse* : 24 ; *Nouveau-Brunswick* : 19 ; *Terre-Neuve et Yukon* : 1.

L'expérience canadienne de M. Joseph Philippe de Guern (Morbihan).

Nous remercions bien vivement nos compatriotes canadiens, M. Joseph-Xavier Philippe de Saint-Claude (Manitoba) et Mme M. Fleuter de Demaine (Saskatchewan) qui ont fort aimablement répondu aux question-



La famille Philippe, de St-Claude (Manitoba) : 25 Franco-Canadiens autour des vieux pionniers partis de Guern (Morbihan) en mars 1904
Les derniers costumes bretons au Canada.

naires que nous leur avons adressés, et dont la réussite mérite d'être citée en exemple.

C'est en Mars 1904 que le père de Joseph-Xavier Philippe, accompagné de Jean-Mathurin Kervinio et de Jacques Le Roux (tous les trois

originaires de Guern, Morbihan) arrivèrent à Saint-Claude. Aussitôt, ils prirent chacun un « homestead » de 160 acres : 64 ha, un morceau de forêt, qu'ils défrichèrent peu à peu tout en travaillant chez des Canadiens du voisinage (battage à l'automne).

À l'automne 1904, M. Philippe revint en Bretagne chercher sa famille et celles de ses deux camarades. C'était le début de l'exode signalé par M. M. Gautier dans sa thèse sur « La Bretagne Centrale ».

Le 19 Mars 1905, 53 Morbihannais de Guern et de Melrand s'embarquèrent à leur tour. Ils prirent des concessions au Sud-Ouest de la ligne de chemin de fer qui passait au milieu de la colonie. D'autres Morbihannais de Melrand et de Bieuzy s'installèrent plus loin à N.-D. de Lourdes.

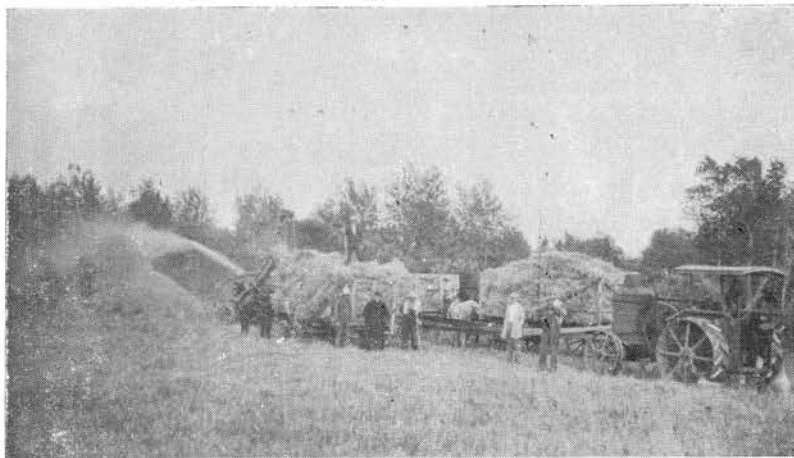
Avec l'aide de ses quatre garçons (Joseph avait alors 15 ans), M. Philippe travailla d'arrache pied, si bien qu'en 1912, il se trouvait à la tête d'un vaste domaine d'un mille carré (640 acres ou 256 ha).

Joseph-Xavier Philippe se mariait en 1912 et ne tardait pas à prendre une concession qu'il arrondit, comme son père, à 256 ha.

« Ma première maison, bâtie en 1918, était en « perches », la seconde en planches. Aujourd'hui, c'est une assez belle ferme, avec de vastes dépendances : écuries, étables, immenses granges à fourrage, etc... Nous avons l'eau, l'électricité, le téléphone, des automobiles, des tracteurs et tout l'outillage moderne. De bonnes routes ont remplacé les fondrières du début.

J'ai eu jusqu'à 40 vaches laitières, sans compter les jeunes animaux. Nous élevons aussi des porcs, des moutons, des dindes et des poules en quantité.

C'est une colonie à culture mixte (blé, élevage).



Scène de battage à Saint-Claude en 1929.

Je n'ai jamais employé de main-d'œuvre étrangère. Ma femme et moi, avec l'aide des enfants, nous faisons tous les travaux. *Deux personnes, utilisant un outillage moderne, peuvent exploiter une ferme de 250 ha et plus au Canada.* Dans les régions de monoculture (type américain), on peut même habiter la ville une partie de l'année ou s'absenter tout l'hiver. *Saint-Claude compte environ 2.000 habitants, dont un tiers de Bretons, surtout des Morbihannais.*

Lors de mes séjours en France, en 1949 et en 1952, j'ai constaté que les Bretons craignent la rigueur de l'hiver canadien. Cependant, les nouveaux arrivés de 1950-52 disent qu'ils préfèrent notre climat à celui de la Bretagne, et je suis de leur avis. Pendant les cinq à six mois d'hiver,

il ne pleut jamais. Il neige, mais très peu au Manitoba. Le climat est sec et très sain. »

Joseph-Xavier Philippe a six enfants : trois sont cultivateurs, deux hôteliers et un instituteur. Lors de ses séjours en France, il a étonné ses compatriotes de Guern en leur parlant le breton. C'est que sa mère, une vraie Bretonne, a continué, pendant de nombreuses années, à lui parler la vieille langue celtique. (1)

M^{me} Fleuter, de Scaër (Finistère), possède un domaine de 512 ha dans la plaine de la Saskatchewan.

C'est aussi une très belle réussite que celle de M. et Mme Victor Fleuter, colons canadiens originaires de Coadry, en Scaër.



Famille bretonne de la Saskatchewan.

Notre cliché représente Mme Fleuter, originaire de Scaër (Finistère), sa fille Marie, institutrice, mariée à un fermier allemand et ses quatre garçons, George, Art, Henry et Victor, tous nés au Canada.

Types bien bretons, mais déjà américanisés. Leur langue est la langue anglaise et ils ne connaissent la Bretagne qu'à travers les souvenirs de leur mère.

Victor Fleuter, qui émigra au Canada en 1905, à l'âge de 19 ans, fait partie de la génération de pionniers dont nous venons de retracer l'histoire.

(1) Au sujet de la langue bretonne, chère à tous les émigrés, ouvrons une parenthèse.

Lors du Congrès Panceltique organisé par l'Union Régionaliste Bretonne à Gourin (Morbihan) en septembre 1904 (Groupe Celtique présidé par M. le marquis de l'Estourbeillon), M. Lajat (barde Mab-an-Argoat) donna lecture d'un mémoire sur l'émigration, « question toujours grave et d'actualité ». Il signale le courant d'émigration au Canada, qui semble devoir s'accroître et une importante colonie bretonne à Pittsburg et en Pennsylvanie (U.S.A.) qui publiait même un petit journal en breton : « Dihun ar Mengleuzerien » = « Le Réveil des Carriers ». Si l'un de nos abonnés des U.S.A. pouvait nous procurer quelques exemplaires de ce journal, nous lui en serions très reconnaissants.

Comme les Bretons de Saint-Brieux et de Saint-Claude, il obtint une concession gratuite de 64 ha (1/4 de section) et qu'il doubla par une option payante quelques années plus tard.

Quand il retourna à Demaine (Sask) avec sa femme, après la grande guerre, en 1919, il trouva une terre à l'abandon. Mais nos Bretons se mirent courageusement au travail et ne tardèrent pas à se trouver à la tête de deux sections de 1.280 acres (512 ha).

Tout alla bien jusqu'au jour où Victor Fleuter se noya dans un étang pour avoir voulu sauver son aîné, un garçon de 11 ans, qui s'était imprudemment lancé sur la glace. Le père et le fils disparurent sous 18 pieds d'eau. C'était en Novembre 1931. Restée seule avec 4 enfants en bas âge, Mme Fleuter connut des années très dures : « Ma vie ici n'a pas toujours été un « lit de roses », écrit-elle. J'ai travaillé et bien « ménagé » tout le long surtout qu'à partir de 1929 la dépression et la sécheresse furent notre lot pendant plusieurs années.

Nous eûmes tous les malheurs. Les sauterelles dévoraient les récoltes : certaines années très sèches, il restait à peine de quoi nourrir les bêtes. Puis survint une épidémie de poliomyélite qui décima les troupeaux. C'est à partir de ce moment que nous avons commencé à nous motoriser. Les chevaux ne servent plus guère maintenant.

Depuis 1940, heureusement, notre situation s'est bien améliorée et nous vivons à l'aise. Notre vie ici est beaucoup plus large qu'en France et je me plais bien au Canada. Nous sommes dans une région de culture mixte (blé, élevage).

Une bonne partie de la ferme est en fourrages et pâturages ; nous élevons 45 bêtes à cornes et trois chevaux. En Saskatchewan, il y a toujours de la demande pour le bétail et certains de nos voisins possèdent des centaines de bêtes à cornes.

Le reste est en culture : céréales (blé, avoine, orge) et lin.



La maison de Mme Fleuter à Demaine (Saskatchewan).

Maison de bois (bâtie en 1913) typiquement canadienne, équipée avec propane, four et frigidaire.

Mme Fleuter espère avoir l'électricité dans un an ou deux. Demaine se trouve au Sud de Saskatoon, au terminus de la voie ferrée, à quelques milles de la « South Saskatchewan River ».

La terre est très bonne et nous n'employons ni engrais, ni fumier... » C'est le règne de la culture extensive, la seule possible sur de telles étendues.

Le climat est trop chaud et trop sec pour cultiver des légumes. D'ailleurs, on n'en aurait pas la vente dans un pays uniquement rural où la densité est de 1 habitant au km², et qui, d'un autre côté, n'est pas équipé pour la conserve. »

Mme Fleuter habite à 1 km. de son plus proche voisin et à 3 milles du bourg.

Cette partie de la Prairie, qui compte très peu de Français, est *une vraie mosaïque de races*. Les voisins sont des Allemands, des Anglais, des Irlandais, des Ecossais, des Danois, des Scandinaves, des Finnois et des Russes. Tous sont citoyens canadiens, parlant l'anglais, et ils vivent en bonne intelligence.

Mme Fleuter, qui est âgée de 60 ans, continue à diriger sa ferme avec l'aide de deux de ses fils. *Un autre fils est installé à côté sur une ferme de 360 ha.* Les Fleuter sont bien enracinés dans la Saskatchewan, tout comme les Philippe, les Dondo, les Dacquay, les Gloux, les Dévéhat à Saint-Claude, les Le Franc à Saint-Zacharie, les Guillas, Molgat, Le Séach, Gadal, Huitric, Férec, Lanchèze, Pennarun, Pinvidic, Le Borgne, Le Dréau, Lebas à Sainte-Rose-du-Lac, les Chevalier, Kernaléguen, Demay, Carfentan, Guéguen, Crozon, Le Borgne, Le Floch, Le Berre, Rohel, Bernard, Guenneau à Saint-Brieux, les Guédo à Prince-Albert, les Le Dorze à Pine-Falls, les Ulliac de Gourin à Gourin-City et Joseph Le Corre dans l'Alberta.

D'après nos estimations, 4 à 5.000 Bretons ont fait souche dans les provinces de la Prairie et du N.-O. canadien.

Le tableau ci-dessous, bien que très incomplet, donnera une idée de l'implantation de nos compatriotes dans l'Ouest-Canadien.

COLONIES BRETONNES DE L'OUEST CANADIEN (1888-1914)

Nom de la Colonie	Date	Fondateur	Origine des Colons
MANITOBA Grande-Clairière	1888	Abbé Jean Gaire (Bas-Rhin)	A l'origine : 3 familles de métis français et 3 familles bretonnes de L.-I. : Pannecé, Ancenis, St-Mars-la-Jaille. 1902, 21 bretons, Morbihan : 1, I-et-V. : 2 C.-du-N. : 18 Français, Belges, et Franco-Canadiens y vivent en excellente harmonie.
Ste-Rose-du-Lac (Près du Lac Dauphin)	1905 1895	R.P. Oblat Lecoq du Mans	Bretons de L.-I., d'I.-et-V. (Vitré-Montauban), Morbihan (Vannes, St-Nolf, Bréhan, Meudon, Ploermel), Finistère : important noyau de Briec, Quimper, Plonévez-du-Faou, St-Thégonnec.
Saint-Laurent (Lac Manitoba)	1903 1908	Abbé Péran Plounévez-Lochr. Sup. des Oblats	110 Bretons de 1904 à 1908, surtout du Nord-Finistère : Guissény, Plabennec, St-Sauveur, Lanhouarneau, Plouzévéde, Kernouës, Ploudaniel, Plougoulm, Guiclan, etc.
Saint-Claude 65 milles à l'ouest de Winnipeg	1905 1904	R. P. Claude (Jura)	60 Bretons en 1905. Plus de 600 en 1954 Une soixantaine Morbihannais de Guern, Melrand, Méhaut, Bieuzy - Francs-Comtois Savoyards, Auvergnats.
N.-D. de Lourdes Laurier Ste-Amélie, St- Pierre, St-Malo		Abbé Jolys Diocèse de Vannes	Finistère, Morbihan, Côtes-du-Nord, Ile-et-Vilaine. L'abbé Jolys, fondateur de St-Pierre et St-Malo séjourna près de 50 ans dans la même paroisse.

Nom de la Colonie	Date	Fondateur	Origine des Colons
N-D de Toutes-Aides à 30 milles de Ste-Rose	1907	Abbé Janichski (Diocèse de Blois)	Nantais et Morbihannais.
SASKATCHEWAN St-Brieux (Lac Lenore) 150 km. N.E. de Saskatoon	1904	Abbé P. Le Flo'h de Magoar C-du-N	Côtes-du-Nord et Finistère (Trégor, Léon Poher) Ploaré et Plogonnec. Plus de 100 familles en 1924. Anglais, Allemands, Bel- ges, Hongrois, etc ...
Locmaria, White-Star	1904	„	Quelques familles découragées par la lon- gueur du 1 ^{er} voyage de St-Brieux.
Montmartre 80 k. est de Régina			Famille du marquis de Trémaudan. Jurassiens, Flamands.
Prince-Albert	1904		Morbihannais (Langonnet, Plouay).
ALBERTA Gourin-City, Pa- roisse Plamondan Dioc. d'Edmonton	1911	Famille Y. Ulliac de Gourin (Morb.)	Morbihan : Gourin-Roudouallec-Langonnet Finistère : Bannalec-St-Thurien. C.-du-N. : Ste-Anne de Combout. - M ^r Yves Ulliac, ancien fermier du baron de Boissieu (Gou- rin) a été longtemps maire de Gourin-City
Ecole-Québec Dioc. d'Edmonton			Majorité de Bretons.

(A suivre.)

G. LE CLECH.

Pen ar Bed compte de nouveaux abonnés aux U.S.A. et au Canada.

— M. Régis de Maleissye, originaire de Leuhan-Plabennec (Nord-Finistère), rancher à La Pine (Orégon), et qui pratique aussi la chasse en Alaska. Journaliste et géographe qui a été heureux de recevoir notre Bulletin.

— Mlle Solange de Gorgette d'Argoenves. Professeur de géographie à Paris, cousine du précédent.

— MM Gaby Cosquer et M. Fernand Brochet, Bretons de New-York,

— M. Gaby Cosquer et M. Fernand Brochet, Bretons de New-York, U.S.A.

— M. Grégoire Le Bris, de Leuhan, à Paterson, New-York, U.S.A.

— Un numéro a été adressé au Colonel Le Souef, chirurgien du Lazaret de l'Oflog IV D. Breton installé à Perth, West Australia. (Originaire des C.-du-N. 17^e siècle.)

— Le Sous-Ministre de la Citoyenneté et de l'Immigration au Canada, M. Laval-Fortier, a été très intéressé par l'enquête sur l'émigration bretonne au Canada.

— M. Donatien Frémont, hommes de Lettres, Montréal.

— M. Pierre Kernaléguen, originaire de Ploaré (Fin.), et M. Louis Demay, à Saint-Brieux, Saskatchewan.

— Mme Fleuter, originaire de Scaër (Fin.), à Demaine, Saskatchewan.

— M. Joseph-Xavier Philippe, originaire de Guern (Morbihan), à Saint-Claude, Manitoba.

— Un numéro a été adressé à M. Claude de Bonnault, Conseiller historique de la Province de Québec, à Neuilly (Seine).